

que la scène se prolongeait outre mesure.

Et il se contenta de dire :

— Dans tous les cas, le mieux est de se soumettre d'abord. L'innocent ne craint pas la justice, puisqu'il est sûr, grâce à elle, de pouvoir triompher. Suivez donc ces messieurs sans crainte, mon pauvre ami !

— Je les suivrai également, s'écria Edwige. Je pars pour Paris avec mon mari.

Tandis qu'Anne s'accrochait au cou de son amie, le comte s'interposa.

— Je suis persuadé, dit-il, que Maurice, malgré toute la joie qu'il aurait à n'être pas séparé de toi, ne me contredira pas si je te prie de renoncer à ce projet extravagant.

— Certainement, confirma le jeune homme, tu n'es pas en état de supporter un pareil voyage, ma chère amie, et encore moins d'affronter les émotions et les tracas qui m'attendent.

— C'est à moi qu'il appartient de défendre mon gendre, reprit le gentilhomme. C'est donc moi qui l'accompagnerai à Paris.

— Quant à toi, mon enfant, tu resteras ici en compagnie de Mme Kergarec, dont l'affection dévouée te soutiendra pendant la durée de cette épreuve.

— Parfaitement, approuva la jeune veuve. Nous allons rester ici toutes les deux, au calme et au bon air. Songe, Edwige, que, si tu étais malade, cela ajouterait un tourment de plus à tous ceux que nous avons déjà...

— Pardon, interrompit le commissaire, à qui ces discussions de famille avaient fait absolument perdre patience, êtes-vous prêt, monsieur d'Orcel ?

— Je suis à vous dans une minute, répondit Maurice; le temps de réunir un peu de linges et quelques effets.

Il sonna aussitôt son valet de chambre

et lui ordonna de préparer à la hâte une valise légère.

Profitant de ce court répit, le comte demanda aux agents de la sûreté :

— Me sera-t-il permis de savoir par quel train vous avez l'intention de regagner Paris ?

— Mais oui, monsieur, dit l'un d'eux ; nous prendrons, ce soir, l'express de cinq heures qui nous mettra demain à Paris à dix heures du matin.

— Je vous remercie infiniment. Je ferai en sorte de partir par le même train.

Le domestique venait d'apporter la valise demandée ; c'était le signal de la séparation.

Les adieux furent profondément émouvants, mais calmes ; car, pour se donner mutuellement du courage, Edwige et Maurice s'efforcèrent de dominer, de cacher leur douleur.

Dans leur esprit, d'ailleurs, cette séparation ne devait pas être longue ; il n'y avait donc pas lieu de se désespérer.

Ah ! les malheureux ! s'ils avaient pu lire dans l'avenir !...

Quand Maurice eut quitté la villa, escorté des deux policiers, le comte se retira dans son appartement, laissant les deux jeunes femmes causer, tristement et indéfiniment sur tous les événements passés, présents et futurs, comme deux amies savent le faire.

Puis, après un instant de réflexion, il appela son valet de chambre Bruno. Celui-ci, depuis trente ans à son service, avait été le témoin et nécessairement un peu le confident de toutes ses infortunes.

Le fidèle serviteur était tout ému. Son maître lui expliqua rapidement ce qu'il venait de se passer et il ajouta :

— Plus je réfléchis à tout ceci, plus je me persuade que notre implacable ennemi Wilhelm Hafner est l'auteur de ce nou-